Ami du Clergé du 19 septembre 1929

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — XXV. Devoirs des citoyens envers leur patrie, 577.
Pour la fête du T. S. Rosaire. — I. Le Rosaire, arme aussi simple que puissante, 579. — II. Localisation des mystères du Rosaire, 581.
Pour une Adoration perpétuelle. — Le Cœur eucharistique, modèle de patience dans le tabernacle, 582.
Pour l'inauguration d'une église restaurée. — Ce que nous enseigne une église, 585.
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — XX. Ce qu'elle disait aux novices, 588. — XXI. Ses vertus, 590. — XXII. Les deux frères, 591.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

XXV

DEVOIRS DES CITOYENS ENVERS LEUR PATRIE

Mes frères,

En même temps que d'une société religieuse, l'Eglise, nous faisons partie d'une société civile, la France, notre patrie. Or cette patrie, nous devons l'aimer, elle aussi, obéir à ses lois justes, contribuer à ses charges par le paiement des impôts et, quand cela est nécessaire, nous dévouer à son service et à sa défense. A sa tête se trouvent des gouvernants chargés d'exercer l'autorité publique. Ils ont droit à notre respect et à notre obéissance, à moins qu'ils ne commandent des choses contraires à la conscience et à la religion.

Je n'insiste pas sur ces différents devoirs que vous connaissez et remplissez encore mieux. Aussi bien, si vous les ignoriez ou si vous veniez à les oublier, le percepteur ou les gendarmes se chargeraient de vous les rappeler. Je préfère vous entretenir d'un devoir aussi important qu'il est méconnu ou tout au moins incompris d'un grand nombre : je veux parler du devoir électoral.

Rassurez-vous, je ne ferai pas de politique. Si, tout autant qu'un autre, j'ai le droit d'en faire hors de l'église, ici je ne veux considérer le devoir électoral que comme une obligation relevant de la conscience et de la religion, et avec le ferme désir de ne blesser les susceptibilités de personne.

I

Et d'abord, la religion et la conscience ont-elles quelque chose à voir dans la manière dont nous accomplissons le devoir électoral ? Autrement dit, voter, est-ce un acte qui, aux yeux de Dieu et de notre conscience, peut être bon ou mauvais, méritoire ou coupable, digne de la part de Dieu de récompense ou de châtiment ? Dieu nous commande-t-il de bien voter comme il nous commande de respecter la vie et les biens de notre prochain ? Nous défend-il de mal voter comme il nous défend de tuer et de voler ?

Poser la question, c'est la résoudre. Voter, en effet, est une action de la plus haute gravité : « Si vous votez bien, disait le ministre Paul Bert, on vous fera de bonnes lois. Si vous votez mal, au contraire, on vous fera de mauvaises lois qui peuvent vous ruiner, vous enlever toute liberté. Il n'y a donc rien de plus important que de bien voter. »

Et cela se comprend.

Par les lois qu'il fera, les arrêtés qu'il prendra, celui que nous élisons pourra faire un bien ou un mal immense à la religion, à la patrie, à la famille. Comment dès lors Dieu pourrait-il demeurer indifférent à la façon dont nous manions le bulletin de vote, puisque c'est par ce bulletin de vote que nous mettons le candidat à même de faire tout le bien ou tout le mal qu'il accomplira ? Comment en particulier pourrait-on approuver l'acte de ceux qui votent mal, puisqu'en votant mal ils donnent au méchant une arme pour frapper les honnêtes gens ? Ils coopèrent d'avance à toutes les mauvaises mesures qu'il votera au cours de son mandat ; ils s'en rendent responsables et coupables devant Dieu. Celui qui vote mal ressemble au misérable qui dirait à un assassin : « Tu veux tuer cette femme ? Tiens, voilà la clef de sa maison, voici un poignard pour la frapper. » La seule différence est que cette femme c'est notre mère la Patrie, c'est la mère de nos âmes la Religion.

Nous commettons donc un péché quand nous accomplissons mal notre devoir électoral. C'est même un péché mortel lorsque nous pouvons prévoir que le candidat qui est élu par notre faute votera des lois gravement mauvaises.

Parlant des élections dans une de ses Encycliques, le pape Léon XIII disait : « On doit soutenir les hommes d'une probité reconnue et qui promettent de bien mériter de la cause catholique, et pour aucun motif il n'est permis de leur préférer des hommes hostiles à la religion. »

Remarquez bien, m. f., que le pape ne dit pas, et je ne dis pas non plus qu'on doit voter pour des royalistes ou des bonapartistes. Il ne dit pas davantage qu'il n'est pas permis de voter pour un républicain. Le pape s'élève au-dessus des partis et son successeur N. S. P. le Pape Pie XI nous conjure d'en faire autant. Tout ce qu'il nous demande, c'est de voter pour des honnêtes gens, pour des hommes respectueux de la morale, de la religion et de l'ordre public. Et de ces hommes, il y en a dans tous les partis.

De son côté, Mgr Isoard, évêque d'Annecy, écrivait en 1901 : « Un électeur commet une faute grave s'il donne sa voix à un candidat qui votera des lois contre l'Eglise. Si cet électeur sait bien ce qu'il fait, s'il se rend compte de la portée de son acte, il commet par ce vote un péché mortel. »

Et cette doctrine n'est pas nouvelle. Dès 1848, Mgr Parisis, qui était alors évêque de Langres et devait quelques semaines plus tard devenir député du Morbihan, affirmait que l'omission du devoir

électoral pouvait aller par sa propre nature jusqu'à compromettre le salut éternel.

C'est donc une chose certaine, m. f.; ne pas accomplir son devoir électoral ou le mal accomplir est un péché, tout autant que manquer à la messe le dimanche ou de ne pas faire ses pâques, tout autant que tuer ou voler. C'est même un péché dont les conséquences sont bien autrement étendues et dont par suite la malice est bien plus grave.

II

Ceci étant bien établi, comment devons-nous remplir notre devoir électoral pour le faire en toute sûreté de conscience ?

Il faut d'abord le remplir, c'est-à-dire voter. Etant donnée la Constitution de notre Pays qui remet au suffrage universel le choix des législateurs et des gouvernants, le vote n'est pas seulement un droit, c'est un devoir. Chaque citoyen a l'obligation de prendre sa part de responsabilité dans ce choix et par là-même dans la manière dont le Pays sera conduit. Ne pas voter, je dirai plus : ne pas se gêner afin d'accomplir son devoir électoral, équivaudrait à dire : « Advienne que pourra de la France, je m'en moque ! qu'elle soit bien gouvernée ou qu'elle le soit mal, peu m'importe ! » Raisonner ainsi, m. f., n'est le fait ni d'un bon français ni d'un bon chrétien. Et ne disons pas : « Une voix de plus ou de moins n'a pas grande importance. » Elle a au contraire une très grande importance : ce sont les voix additionnées qui constituent les majorités. En nous abstenant, surtout si notre abstention est imitée par beaucoup d'honnêtes gens, nous serons cause que le bon candidat échouera.

Que penseriez-vous du soldat qui dirait : « Un coup de fusil de plus ou de moins, qu'importe ! L'issue de la bataille ne sera pas modifiée, donc je déserte » ? Ce soldat serait un misérable ou un fou. De même, pour le citoyen, s'abstenir de voter, c'est déserter, c'est commettre une folie ou une lâcheté.

Nous devons donc tous voter. Mais pour qui ? — Vous n'attendez pas, m. f., que je vous cite des noms. Je traite ici une question de principes et ne soutiens pas une candidature.

D'une façon générale, nous devons voter pour des hommes honnêtes, consciencieux, capables et résolus à défendre les intérêts de la religion, de la société et de la famille. Du moment qu'un candidat vous offre ces garanties, alors même qu'il ne serait pas catholique pratiquant, — ce qui évidemment serait mieux, — c'est pour lui que nous devons voter.

— Mais, me direz-vous, comment distinguer les bons candidats des mauvais ? — On les distingue :

1° A leur *programme*. Toutefois, il ne faut pas trop s'y fier. Les programmes sont presque toujours excellents, mais parfois les actes sont bien loin de répondre aux promesses.

2° A leurs *partisans*. Les bons candidats sont défendus par les honnêtes gens, par les amis de l'ordre et de la liberté. Les mauvais candidats au contraire sont patronnés par les mauvais sujets, par les ennemis déclarés des prêtres et de la religion.

3° A leurs *votes* passés, s'ils ont déjà rempli un mandat électif. On doit donc écarter d'avance tous ceux qui ont donné leur mesure au Parlement en votant des projets hostiles aux sentiments des catholiques.

4° Aux *journaux* qui les défendent. Les bons candidats sont soutenus par les bons journaux, les mauvais au contraire le sont par les journaux impies et sectaires.

Mais il est, m. f., une catégorie de candidats pour lesquels il n'est jamais permis de voter, parce qu'ils sont certainement toujours mauvais, ce sont ceux qui appartiennent à la Franc-Maçonnerie. Dès qu'un homme est reconnu franc-maçon, écartez-le donc impitoyablement. Ne lisez pas son programme, n'écoutez pas ses promesses, vous savez en effet d'avance qu'il fera tout le mal possible.

III

Enfin, m. f., et c'est par là que je termine, comment devons-nous voter ?

Notre vote doit d'abord être *intègre*, c'est-à-dire que nous ne devons obéir en votant à aucune tentative d'intimidation ou de corruption. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. Les procédés d'intimidation, vous les connaissez, ce sont les mêmes qu'employaient jadis les Juifs contre Pilate. « Si vous préférez Jésus à Barabbas, disaient-ils au timide gouverneur, vous ne serez pas l'ami de César. » « Si vous ne votez pas pour notre partisan, dit-on encore aujourd'hui à une quantité de gens, vous serez mal noté, vous serez révoqué. » Quant aux procédés de corruption, vous les connaissez également. Ce sont ceux dont se servirent les ennemis de Jésus pour gagner Judas à leur cause : « Combien me donnerez-vous ? dit ce dernier, et je vous le livrerai. » Et ils lui comptèrent trente deniers. Les trente deniers, aujourd'hui, ce sont les secours, les subventions, les places, les distinctions, les rubans de toute couleur. Telle est, vous le savez, la monnaie avec laquelle on achète les voix.

Nous devons avoir assez d'indépendance pour résister aux promesses comme aux menaces. Restons libres et votons, comme le veut notre conscience, pour ceux que nous croyons être les plus capables et les plus dignes de gérer les intérêts publics.

Notre vote doit également être *éclairé*, c.-à-d. que nous devons chercher à bien connaître les sentiments et les aptitudes des candidats qui sollicitent notre voix.

Enfin, il doit être *désintéressé*, c.-à-d. que nous devons voter pour ceux que nous pensons devoir être les plus utiles au bien général, et non pour ceux qui nous paraissent devoir le mieux servir notre intérêt personnel.

J'ai fini, m. f. J'en ai dit assez, je l'espère, pour vous convaincre que l'accomplissement du devoir électoral est une affaire grave dont Dieu nous demandera un jour un compte sévère. Comme l'écrivait en 1892 Mgr l'Evêque de Bayonne, les bulletins que nous jetons dans l'urne, dépouillés une première fois sur la terre, le seront une seconde fois au

jugement qui suivra la mort. Oui, un jour viendra où Dieu dira aux mauvais électeurs, s'ils n'ont pas fait pénitence de leurs fautes avant de mourir : « Retirez-vous de moi, maudits, parce que vous m'avez préféré l'ennemi de mon nom et de ma religion, parce que vous avez chassé mes religieux et mes religieuses, dépouillé mes églises, perdu l'âme des petits enfants ; retirez-vous de moi, parce que vous avez trahi, ruiné et perdu votre Patrie. — Mais, Seigneur, s'écrieront-ils, quand donc avons-nous fait tout cela ? » Et le Seigneur leur répondra : « Vous l'avez fait quand vous avez voté pour les hommes sectaires qui ont causé tous ces maux. »

Ne nous préparons pas un jugement si terrible. Accomplissons toujours notre devoir électoral consciencieusement, comme de bons catholiques et de bons français que nous sommes. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU T. S. ROSAIRE

I

LE ROSAIRE, ARME AUSSI SIMPLE QUE PUISSANTE

Mes frères,

L'Eglise de Dieu s'appelle militante sur la terre parce que son rôle est de lutter continuellement contre ses ennemis. De chacun de ses enfants elle fait un soldat qu'elle équipe pour le conduire au combat. M. f., c'est une des armes de l'Eglise qui nous vaut la fête d'aujourd'hui. Le saint Rosaire fut en effet l'instrument de salut aux jours de grande épreuve ; c'est pourquoi chaque année, au début d'octobre, l'Eglise nous appelle pour remercier Dieu des succès remportés par lui, et elle nous invite à reprendre en main cette arme victorieuse. L'Eglise a raison de nous recommander le Rosaire, car il possède les qualités d'une arme parfaite. Que faut-il pour cela ? Deux choses, semble-t-il : 1º que l'arme soit d'un *maniement facile* ; 2º que *son action soit efficace* sur l'ennemi. Ces conditions sont vérifiées dans le Rosaire et c'est à vous le montrer que nous allons consacrer cet entretien.

I. — *Le Rosaire est une arme facile à manier*

Dans une armée en campagne on tend à simplifier l'armement du soldat. C'est sagesse : car si vous le chargez de moyens de défense tant soit peu compliqués, vous consumez ses forces à traîner un matériel dont il ne saura pas se servir ou du moins dont il ne saura pas se servir à temps.

Ce défaut est souvent celui des unités de l'armée catholique dont nous faisons partie. La prière qui est la principale ressource dans notre genre de combat, devrait être très simple : elle ne l'est pas toujours. Pourquoi ? parce que nous allons la chercher où il ne faudrait pas : dans des livres, dans des formulaires de prière plus ou moins abondants qu'une piété de surface jette avec profusion sur nos pays catholiques. Le moindre de leurs défauts est qu'ils sont encombrants. A tous ceux qui existent, il s'en ajoute chaque jour de nouveaux composés par des chrétiens sans mandat qui prétendent aider leurs frères à prier. Et que leur donnent-ils ? Des phrases où il n'y a rien pour l'esprit ni pour le cœur, mais où par contre la sensibilité trouve son aliment. Une arme pareille, entre les mains du chrétien, ne fait que l'embarrasser : à peine mérite-t-elle d'occuper une place sur son étagère. De plus elle est une source de faiblesse pour nous : quelqu'un signalait récemment, parmi les causes de l'ignorance religieuse, la pullulation de ces livres de piété vides et creux qui, malgré la pauvreté de leur théologie, trouvent beaucoup trop de lecteurs.

L'Eglise a bien autrement le sens de ce qu'il nous faut : quand elle veut nous équiper contre l'ennemi, elle ne va pas chercher dans des livres, elle nous donne la prière la plus simple qu'elle connaisse : le S. Rosaire. — Celui-ci est à la portée de tous : il n'est pas nécessaire de posséder des facultés transcendantes ni d'avoir fait de longues études pour s'en servir ; les enfants en sont capables aussi bien que les autres. Il suffit de savoir le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, c.-à-d. les prières élémentaires que tout baptisé doit connaître. Et ces prières, une fois récitées, on les recommencera : le Rosaire n'est que la répétition d'une formule unique. Cette répétition aurait pu engendrer l'ennui ; on y a paré en fixant l'attention sur les mystères de la vie et de la mort du Sauveur : voilà pour l'esprit pendant que les lèvres murmurent la louange de Marie : « C'est un des moyens les plus efficaces par lesquels l'âme puisse apprendre à vivre sans cesse dans la pensée et en la présence du Fils de Dieu fait homme » (Thurston).

Et pour la récitation de cette prière on fait usage d'un chapelet, petit instrument qui se rencontre à peu près sous la même forme chez tous les peuples pour compter la prière ; les religieux s'en servaient primitivement dans le même but, et c'est de leurs mains qu'il est passé dans celles des fidèles, où il est à présent l'objet le plus aimé.

Telle est l'arme que l'Eglise nous donne. Y en a-t-il qui soient plus commodes à porter et à utiliser ? Tous peuvent s'en charger, tous peuvent surtout y mettre leur confiance, car il est une arme souverainement puissante : c'est ce que nous voudrions développer davantage.

II. — *Le Rosaire est une arme efficace*

L'Eglise ne bataille pas à la manière des nations, car son but n'est pas de tuer mais de faire vivre. Aussi ses moyens d'action sont-ils surnaturels : la persuasion portée dans les âmes par la prédication de la parole de Dieu, et surtout l'action de Dieu soutenant et fécondant le labeur de ses soldats. L'arme la meilleure pour eux sera donc celle qui fera violence à Dieu pour obtenir son secours. Tel est le S. Rosaire.

I. — *Il a d'abord tout ce qu'il faut pour triompher de Dieu.* Il est un choix des prières qui lui sont les plus agréables.

C'est tout d'abord le ***Credo.*** « Celui qui s'approche de Dieu doit croire en lui. Avant de lui exposer nos requêtes, nous disons notre foi aux vérités révélées par lui. Le Symbole en est le résumé. Redire à Dieu que nous y croyons c'est lui offrir le premier des hommages, celui de notre intelligence ; c'est faire un acte qui lui plaît souverainement. »

Nous pouvons maintenant lui dire nos besoins. Et pour cela nous emprunterons les paroles mêmes de Jésus. Le *Pater* que nous tenons de lui renferme à la fois l'humble expression de notre dépendance envers Dieu, et aussi le résumé de ce que nous avons à lui demander dans nos nécessités. Prière qui surpasse dans sa simplicité, dans sa richesse et son incomparable beauté, tout ce que les hommes ont pu composer de mieux. — Puis voici l'*Ave Maria* qui occupe la grande place dans le Rosaire : « L'archange Gabriel avait dit à la Vierge : « Je vous salue pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Ces paroles, les plus heureuses qu'une créature ait entendues, se sont répétées d'âge en âge sur les lèvres des chrétiens. Et du fond de cette vallée de larmes, ils ne cessent de redire à la Mère du Sauveur : « Je vous salue Marie... » Quand elle l'entendit pour la première fois de la bouche de Gabriel, l'Incarnation du Verbe s'opéra à l'instant en elle. Et maintenant, chaque fois qu'une bouche humaine lui répète ces mots qui furent le signal de sa maternité, ses entrailles s'émeuvent au souvenir d'un moment qui n'eut point de semblable au ciel et sur la terre, et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle en ressent [1]. » Ce bonheur, combien de fois nous le lui procurons par la récitation du Rosaire ? Pourrait-elle alors rester sourde à nos demandes quand nous lui avons adressé une salutation aussi agréable à son cœur ?

J'avais donc raison de dire que le Rosaire a tout ce qu'il faut pour être une prière merveilleusement efficace.

II. — J'ajoute que *de fait il a donné ses preuves,* et l'histoire est là pour attester sa puissance.

Il y aurait beaucoup à dire sur les grâces de protection et de préservation octroyées à des fervents du Rosaire ou du chapelet ; il y aurait beaucoup à dire sur les âmes converties, les populations régénérées par cette dévotion ; je me contenterai de signaler ce soir un des grands événements que le Pape Léon XIII s'est plu à rappeler souvent dans ses nombreuses encycliques sur le Rosaire de Marie.

C'était à la fin du XVIe s., à l'époque où les princes européens, par leur politique à courte vue, ouvraient leurs propres Etats à l'invasion musulmane. Pie V vit le péril et le dénonça. Mais sa confiance, il la plaçait d'abord en Marie Mère de Dieu et protectrice des chrétiens. C'est pourquoi il l'invoquait lui-même constamment, ne passant pas un seul jour sans réciter le Rosaire ; puis par deux Bulles successives, il recommandait cette dévotion aux fidèles. Une troisième enfin l'enrichissait d'indulgences et pressait les chrétiens de prier Marie dans cette situation critique. « Autrefois, disait-il, cette prière, répandue par les fils de S. Dominique, changea les fidèles en d'autres hommes en même temps qu'elle ramenait la lumière de la foi catholique ; ainsi nous qui voyons l'Eglise militante attaquée de notre temps par tant d'erreurs et de guerres, nous levons nos yeux pleins de larmes, mais aussi pleins d'espérance, vers cette sainte Montagne d'où nous vient le secours et nous exhortons affectueusement dans le Seigneur tous les fidèles à faire de même. »

Puis il conclut une ligue dont le premier article porte : « S. S. le Pape Pie V, Philippe II roi d'Espagne et la République de Venise déclarent la guerre aux Turcs pour reconquérir tous les territoires et toutes les villes qu'ils ont enlevés aux chrétiens, sans excepter Tunis, Alger et Tripoli. » (19 mai 1571).

La flotte confédérée, comprenant 300 vaisseaux et 65.000 hommes, est confiée au commandement de Don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint, alors âgé de 24 ans. Avec la bénédiction du Pape, le généralissime reçoit cet avertissement : « Ne refusez pas la bataille, cherchez au contraire la première occasion de la livrer et combattez en toute confiance, la victoire est aux chrétiens. » Cette assurance du Pontife lui venait de la prière. Chaque jour il récitait avec ferveur le Rosaire et le faisait réciter. Il avait fait remettre un chapelet à tous les soldats et les avait engagés à purifier leur conscience.

L'armée chrétienne ainsi préparée partit à la rencontre de l'ennemi et se heurta à lui dans les eaux de Lépante le 7 octobre 1571.

A un signal de Don Juan, les soldats chrétiens tombent à genoux, invoquent à haute voix le Dieu tout-puissant, et, comme le Pape l'a ordonné, ils saluent la Sainte Vierge et la supplient de défendre son Fils et les guerriers qui combattent pour lui. L'histoire a conservé le récit de la mêlée épouvantable qui suivit. Le généralissime turc fut tué et sur sa galère l'étendard de la croix fut arboré à la place du croissant. C'était le signal de la victoire. Elle fut complète du côté des chrétiens : la puissance musulmane fut abattue en cette journée, « la plus belle qu'aient vue les siècles, » a dit Michel Cervantès qui s'y battit comme un héros.

Pendant l'action, une autre scène se déroulait à Rome. Nouveau Moïse, le Pape tenait ses mains continuellement élevées vers le ciel et répandait ses larmes devant Dieu. Vers le soir il travaillait avec ses secrétaires. Il les quitte tout à coup et, ouvrant une fenêtre, il reste quelques instants immobile, puis revenant vers eux : « Il ne s'agit plus d'affaires, messieurs, leur dit-il, nous avons vaincu les Turcs ; allons rendre grâce à Dieu de cette victoire. » Aussi, dit son biographe, afin que le peuple chrétien gardât éternellement le souvenir d'un si grand bienfait, il ordonna pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de la Sainte Vierge Marie sa mère, par l'intercession et le secours de laquelle il confessait avoir remporté un tel triomphe, que désormais le 7 octobre serait fêté solennellement dans l'Eglise

[1] Lacordaire, *S. Dominique.*

catholique en mémoire de « Notre-Dame de la Victoire ». Et il ajouta aux Litanies l'invocation : « *Auxilium christianorum*, secours des chrétiens, priez pour nous. » Cette fête devint peu après celle du S. Rosaire fixée au premier dimanche d'octobre.

Ce succès du Rosaire, et d'autres non moins éclatants, Léon XIII les commémorait avec bonheur, et plein de confiance lui-même en cette arme surnaturelle, il l'a remise entre les mains de son peuple en consacrant un mois entier à cette prière. Avec une attente joyeuse et pleine d'espérance, il voyait revenir chaque année cette époque (encycl. *Jucunda*, 8 sept. 1894). Il en attendait, entre autres bienfaits, le retour des Eglises séparées à l'unité. Il a vu se dessiner ce mouvement de retour, puissamment encouragé du reste par tous ses efforts, et il en a exprimé à la Vierge du Rosaire sa pieuse gratitude (encycl. *Fidentem*, 20 sept. 1896).

* *

Si nous avons compris la puissance du Rosaire et les biens que l'Eglise en espère, nous viendrons nombreux à la récitation de cette prière. Les nécessités de l'Eglise ne doivent laisser personne indifférent et, puisque l'occasion s'offre à nous de travailler à ses intérêts, nous serions bien insensés et bien ingrats de la laisser échapper. Soldats de l'Eglise, nous devons combattre pour elle. Armons-nous du Rosaire, et Dieu, nous l'espérons, donnera encore la victoire. Ainsi soit-il.

II

LOCALISATION DES MYSTÈRES DU ROSAIRE

Mes frères,

Nombreux sont les mystères que nous rappelle la fête d'aujourd'hui. Je voudrais vous aider à fixer votre attention sur chacun d'eux en recherchant avec vous en Terre Sainte le lieu où ils se sont accomplis. Vous pourrez ainsi parcourir par la pensée d'une façon utile et, je l'espère, intéressante, les lieux consacrés par la vie et la mort de N.-S. Jésus-Christ.

I

Le salut du monde s'est opéré en un pays que nous qualifions tous de Terre Sainte, et que vous trouvez dans les cartes à l'extrémité orientale de la mer Méditerranée, sous le nom de *Palestine*. Ce pays est divisé en 3 parties : l'une, au nord, appelée Galilée ; la deuxième, au centre, porte le nom de Samarie ; la troisième, celle du sud, s'appelle Judée. C'est en Galilée et surtout en Judée que se localisent la plupart des mystères du S. Rosaire.

I. — Commençons par le premier des mystères joyeux : l'Annonciation. Le théâtre en est Nazareth, ville d'environ 8.000 âmes, qui s'étage sur une colline circulaire de pente assez rapide. La plupart des maisons conservent la forme orientale ; ce sont de petits cubes blancs surmontés d'une coupole ou terminés par une simple terrasse sur laquelle les habitants du logis prennent leur repos en étendant des nattes. Telle devait être, — car l'Orient n'a pas changé, — telle devait être la maison de la T. S. Vierge dont une tradition certaine nous a conservé l'emplacement. C'est dans cette humble demeure que l'ange Gabriel se présenta pour saluer Marie et lui proposer l'Incarnation ; c'est là que Marie prononça le *fiat* qui devait aboutir au rachat du genre humain. Aujourd'hui la maison de Marie est devenue la crypte d'une église dite de l'Annonciation, bâtie en 1730 sur les ruines d'un édifice beaucoup plus ancien.

II. — La Vierge quitta Nazareth pour aller en hâte à travers la montagne saluer sa cousine Elisabeth. Nous sommes transportés à 7 km. à l'ouest de Jérusalem, au village d'Aïn-Karim (1.200 hab.). C'est là que les deux femmes se rencontrèrent et que Marie répondit au compliment d'Elisabeth par son *Magnificat*. Un sanctuaire marque l'emplacement de cette rencontre ; un autre sanctuaire à quelques centaines de mètres du premier rappelle la naissance du fils d'Elisabeth, S. Jean-Baptiste.

III. — Le troisième mystère joyeux nous conduit à Bethléem, à 8 km. au sud de Jérusalem. Tout à l'est de l'ancienne Bethléem se trouvait l'hôtellerie dans laquelle Marie et Joseph ne furent point reçus. A la place de cette construction, le pèlerin d'aujourd'hui trouve une grande basilique appelée église de la Nativité. Sous le chœur de cette église, un double escalier tournant conduit à la crypte : c'est là, au rapport de toutes les traditions, que Jésus vint au monde. Une étoile d'argent fixée sous l'un des autels de la sainte grotte porte cette inscription : « *Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.* » A quelques pas de là, dans une excavation creusée dans la paroi du rocher, se dresse un autre autel : c'est celui de la Crèche ; c'est là que l'Enfant-Dieu fut déposé et qu'il reçut les adorations des bergers.

IV.— Les deux derniers mystères joyeux nous conduisent au Temple de Jérusalem. Aujourd'hui encore la partie sud-est de Jérusalem est occupée par une immense esplanade de 500 m. de long sur 300 de large : les musulmans l'appellent *enceinte sacrée*. Pour nous, elle nous rappelle l'ancien Temple de Salomon rebâti et embelli par Hérode le Grand, temple qui fut durant de longs siècles le théâtre de la vie religieuse de tout Israël. C'est là que Jésus fut présenté conformément à la Loi de Moïse et que ses parents durent verser l'obole qui rachetait l'enfant et leur permettait de le garder avec eux. C'est aussi sous les galeries de ce temple que Jésus étonna les Docteurs de la Loi par la sagesse de ses réponses et fut retrouvé deux jours après par ses parents. A ses Apôtres qui lui faisaient remarquer la splendeur de cette construction, Jésus annonça qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre. Le Temple en effet fut rasé 40 ans plus tard par les Romains et à sa place se dresse aujourd'hui une mosquée, c.-à-d. une maison de prière pour les musulmans.

II

Les mystères douloureux se placent tous dans Jérusalem ou ses environs immédiats.

I. — L'agonie eut lieu au jardin des Oliviers. A 100 mètres environ des murailles de la cité, vers

l'est, une pente abrupte nous conduit sur le Cédron. A peine est-il traversé que voici les oliviers de Gethsémani : plusieurs sont très anciens, les rejetons sans doute de ceux qui abritèrent l'agonie de N.-S. Jésus-Christ. Le Jardin — propriété des Pères Franciscains — comprend deux parties, l'une arrangée à la façon moderne avec pièce d'eau, allées et fleurs ; l'autre plus sauvage et qui parle davantage à l'âme parce qu'elle a plus de ressemblance avec ce qui existait au temps du divin Maître. On y a découvert, il y a une dizaine d'années, la mosaïque d'une église bâtie autrefois sur l'emplacement de la prière de Jésus ; un rocher qui émerge seul au-dessus de cette mosaïque paraît marquer l'endroit où Notre-Seigneur s'agenouilla et versa une sueur de sang pendant qu'à un jet de pierre les trois apôtres privilégiés s'endormaient sur un autre rocher qui existe encore.

II. — La flagellation nous reporte à l'intérieur de la ville. Au nord-ouest de l'esplanade du Temple se dressait la tour Antonia à côté de laquelle se trouvait le prétoire du gouverneur romain Ponce Pilate. C'est vraisemblablement dans les dépendances de ce palais que Jésus subit le supplice de la flagellation : on montre encore aujourd'hui une partie de la colonne à laquelle il aurait été attaché pendant ce supplice ; c'est aussi près du prétoire que Pilate recourut en vain à la pitié du peuple en lui montrant Jésus couronné d'épines ; c'est là enfin que la divine Victime fut chargée du bois de son supplice. Jésus fit ainsi chargé un trajet d'environ 800 mètres par un chemin montant pour arriver au Calvaire, où se place le dernier des mystères douloureux. Ici on aimerait à contempler le rocher du Golgotha sous son aspect primitif tel qu'il était quand Notre-Seigneur en gravit la pente ; la piété des chrétiens d'autrefois ne l'a pas compris ainsi : elle a cru préférable de recouvrir de mosaïques et de marbre ce sommet sacré et de bâtir par-dessus une église, appelée l'église du Saint-Sépulcre. Néanmoins le lieu du crucifiement nous est montré avec certitude ; une étoile d'argent fixée sur le marbre désigne l'endroit où la Croix fut plantée, et à 2 mètres de cette étoile, une ouverture laissée dans le marbre permet à chacun de voir et de toucher la fente que détermina dans le rocher la mort de N.-S. Jésus-Christ.

III

I. — Le Calvaire forme dans la vaste église du St-Sépulcre un massif carré de 4 mètres environ d'élévation, d'où on descend sur le sol de l'église proprement dite par un double escalier ; à l'extrémité opposée de cette église on rencontre le tombeau de Notre-Seigneur, où se place le premier des mystères glorieux. Même observation : le désir de renfermer les deux lieux saints dans un même édifice a fait perdre au Sépulcre sa configuration primitive ; on l'a séparé du massif montagneux auquel il était adhérent pour le recouvrir d'un petit édifice spécial à deux pièces : la première appelée « chapelle de l'ange » où se tenait l'ange qui annonça la Résurrection ; la deuxième qui est le tombeau proprement dit, auquel on accède par une porte très étroite et très basse ; une dalle de marbre recouvre encore le banc de rocher sur lequel a reposé la dépouille mortelle de Jésus. C'est de là qu'il est sorti vivant au grand étonnement de ses gardiens ; c'est là aussi qu'il est apparu à sainte Marie-Madeleine.

II. — L'Ascension du Sauveur a pour théâtre le sommet du Mont des Oliviers à un kilomètre environ à l'est de Jérusalem. Une petite mosquée s'élève sur les ruines d'une église qui conservait le lieu d'où Notre-Seigneur prit son essor vers le Ciel. Les musulmans permettent quelquefois aux catholiques de pénétrer dans cette mosquée et d'y célébrer la sainte messe moyennant une rétribution, car il faut dire en effet que si les musulmans n'aiment pas les chrétiens, ils ne détestent pas leur argent.

III. — Cette observation vaut aussi pour le Cénacle qui rappelle le troisième mystère glorieux et qui est également la propriété des musulmans. Il se trouve sur le Mont Sion, au sud-ouest de la ville, en dehors de l'enceinte actuelle. Le Cénacle a subi, lui aussi, beaucoup de transformations depuis que Notre-Seigneur y a institué la Sainte Eucharistie. Dans son état actuel, il est une grande salle au premier étage d'une maison particulière, salle construite en forme de chapelle gothique, avec voûtes et colonnettes : c'est là que les Apôtres assistèrent à l'institution de l'auguste sacrement et plus tard reçurent le St-Esprit.

IV. — Près du Cénacle vient de se terminer une église nouvelle qui consacre le lieu de la mort de la T. S. Vierge. Son corps fut, d'après une tradition, transporté de là auprès de Gethsémani où on nous montre aujourd'hui une construction dite *Tombeau de la Sainte Vierge* ; c'est de là que Marie ressuscitée fut enlevée glorieusement dans le ciel où son Fils l'attendait pour la couronner.

* *

Quand un prêtre qui a voué son existence au saint ministère s'impose et impose aussi aux âmes dont il s'occupe une absence aussi longue que l'exige un pèlerinage en Terre Sainte, il ne perd pas conscience des liens qui l'attachent à sa paroisse. En ce lieu sacré où le Sang de Jésus-Christ a coulé pour le salut des âmes, il aime à faire couler, lui aussi, ce Sang sur l'autel du Calvaire pour appliquer aux âmes qu'il représente là-bas le fruit du premier sacrifice. Sous l'influence de ce sang divin qui représente le prix des âmes, il s'établit un lien plus fort entre elles et le prêtre ; c'est pour lui un bonheur intense de revenir à elles pour leur apporter les bénédictions du Maître dont il a suivi les traces.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LE CŒUR EUCHARISTIQUE, MODÈLE DE PATIENCE DANS LE TABERNACLE

Mes frères,

Vous connaissez cette mémorable parole que le bon Maître adressait aux Apôtres réunis autour de

lui au Cénacle, le soir où, comme gage suprême de l'amour infini dont brûle pour nous son divin Cœur, il voulut bien instituer la Sainte Eucharistie ; parole que le disciple bien-aimé recueillit pieusement pour nous la transmettre dans son Evangile : « *Exemplum enim dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* Je vous ai donné l'exemple afin que ce que j'ai fait le premier, vous le fassiez à votre tour » (Jo., XIII, 15). Cette parole de Jésus, qui émanait de son Cœur Eucharistique, ne s'adressait pas seulement aux Apôtres ; elle s'adressait, en leur personne, à tous ceux qui, au cours des siècles, voudraient être ses disciples et désireraient à ce titre se sauver. C'était comme s'il nous avait dit à tous : « Je suis votre Maître, mais n'oubliez pas que je suis aussi votre modèle et que vous ne pouvez me plaire, plaire à mon Père et vous sanctifier pour mériter le ciel, qu'à la condition de régler votre conduite sur la mienne, de m'imiter et de pratiquer les vertus que j'ai pratiquées avant vous. »

Or il y a lieu de remarquer, m. f., que, parmi les vertus les plus nécessaires à l'âme chrétienne, se range la *patience*. Pourquoi ? Parce que, presque à chaque pas, dans la vie quotidienne, nous nous heurtons à des personnes ou à des choses qui viennent se mettre en travers de nos projets, nous contrarier dans nos goûts comme dans nos idées, bouleverser enfin et parfois anéantir nos entreprises. La *patience*, pratiquée avec esprit surnaturel, est seule capable d'amortir les chocs et les déchirures qui font ainsi souffrir en maintes circonstances notre pauvre cœur. Et tous, chaque jour, nous avons besoin d'une forte provision de patience. Où donc apprendre à pratiquer cette vertu ? *Auprès de Jésus dans le tabernacle, auprès de son Cœur Eucharistique.*

Quelque admirable qu'ait été en réalité la patience de Notre-Seigneur dans les différentes phases de sa vie mortelle, ne peut-on pas dire que c'est encore dans l'*Eucharistie*, dans le *tabernacle*, qu'elle apparaît plus profonde, plus ferme, plus inébranlable ? En effet, les épreuves auxquelles fut soumise cette patience du bon Maître pendant les trente-trois années qu'il a vécu en Palestine furent relativement plus courtes et moins répétées que celles qu'il subit sous les voiles eucharistiques. Songez que depuis dix-neuf siècles il réside caché sur des milliers d'autels, au milieu des peuples les plus divers par le caractère et le tempérament, exposé aux caprices d'une dévotion quelquefois plus ou moins éclairée aussi bien qu'à la haine, à la fureur d'une impiété aveugle et brutale ; et imaginez, si vous le pouvez, ce qu'il faut de patience à son Cœur pour accepter sans rien dire ou des hommages mal entendus ou des outrages sanglants.

Sans remonter la chaîne des siècles déjà écoulés pour examiner et constater ce qui s'est produit jusqu'ici à cet égard, arrêtons-nous tout simplement à considérer ce qui se passe dans les temps actuels, et en voyant de quelle patience inaltérable Jésus fait preuve envers tous dans l'auguste sacrement de nos autels, nous apprendrons comment nous devons nous-mêmes pratiquer cette excellente vertu.

I

I. — A voir, m. f., avec quelle patience condescendante notre aimable Sauveur se laisse traiter dans la Sainte Eucharistie par ses *prêtres*, on dirait qu'en cachant sa divinité avec son humanité sous les espèces sacramentelles, il s'est lié les mains et qu'il a abdiqué l'usage de sa volonté. A la voix du prêtre, de n'importe quel prêtre prononçant les paroles de la consécration, que fait-il ? Instantanément il descend sur l'autel. Ensuite, que le prêtre l'enferme dans un tabernacle de marbre, couvert de riches broderies, ou bien, comme dans les contrées sauvages, entre quelques planches vermoulues et dépourvues d'ornements, il se laisse faire, il y reste. Il y reste patiemment ; viendrait-on à l'oublier, il y reste tant que subsistent les espèces du pain eucharistique. Qu'on l'expose à l'adoration d'une foule nombreuse, empressée, pleine d'amour et de foi, ou que l'ostensoir n'ait pour garde que quelques enfants, quelques humbles femmes, il reste là avec la même patience. On l'y laisserait seul des jours et des nuits entiers que pas un tressaillement de l'hostie ne viendrait trahir la moindre impatience. Que le prêtre le porte aux malades, dans la demeure du riche ou dans la mansarde du miséreux, qu'il le dépose sur les lèvres pures de la vierge ou sur la langue empoisonnée du libertin, qu'il le donne au cœur bien préparé et pardonné ou, hélas ! au cœur souillé par le péché, Jésus se laisse faire et ne dit rien. Ainsi, autrefois, les saintes femmes et Joseph d'Arimathie transportaient le corps divin descendu de la croix, sans qu'il fît un geste ou un mouvement. Mais alors du moins la vie avait quitté ses membres, tandis que, dans l'Eucharistie, il est vivant, plein de force et de puissance.

La patience du Cœur Eucharistique s'exerce encore constamment et d'une manière vraiment étonnante, vous allez en juger, soit à l'égard des chrétiens pratiquants, soit à l'égard des indifférents et des impies.

II. — Sans doute, il faut en convenir, il y a encore dans le monde un grand nombre de *fidèles* qui paraissent tenir à visiter le divin Maître, à l'adorer, à le prier le dimanche. Toutefois, m. f., que d'inconvenances, que de légèretés, que de manques de respect ils commettent en sa présence lorsqu'ils viennent le visiter ce jour-là ! Considérez en effet comment souvent on entre dans les églises pour assister aux offices : après une simple inclination de tête ou une génuflexion insignifiante, machinale, un signe de croix fait à la hâte sans attention, une prière débitée sans savoir ce que l'on dit, on s'asseoit, on tourne la tête et les yeux de tous côtés, on pense à tout, excepté à l'Hôte adorable du tabernacle ; au lieu de se recueillir devant lui, on se laisse aller à des conversations déplacées entre voisins ou voisines, et parfois à une dissipation scandaleuse. Et comment se tient-on ? A peine si les genoux se ploient, si les fronts se courbent aux moments les plus solennels de nos cérémonies saintes, soit lorsque le prêtre élève l'Hostie consacrée pour la présenter aux adorations de l'assistance, soit lors-

qu'il trace avec elle dans l'ostensoir une croix sur l'assemblée qu'il veut bénir.

Je suppose que l'on prie encore en cette circonstance le Dieu de l'hostie, ce Jésus que l'on sait présent au Saint Sacrement, mais quelles prières lui adresse-t-on ? Souvent on ne lui demande que des grâces temporelles ou on ne formule que des requêtes importunes, des requêtes qui lui déplaisent, dans le genre de celle que lui adressait autrefois la mère des fils de Zébédée... Et puis, pendant la semaine, ces chrétiens qui ont la foi et qui savent, qui croient que leur Dieu est dans l'Eucharistie, qu'il est là présent pour recevoir l'hommage de leur respect, de leur soumission, de leur amour, que font-ils pour lui plaire ? Rien, absolument rien, car ils le laissent dans l'isolement pendant de longues journées et ne trouvent pas un seul moment à lui donner.

Quel prince, je vous le demande, m. f., consentirait à demeurer au milieu de sujets qui agiraient ainsi envers lui ? Quel roi, quel souverain, après avoir comblé son peuple de bienfaits, après l'avoir sauvé, accepterait de sa part, patiemment, un tel traitement ? Quel est le père qui, traité de la sorte par les siens, par ses enfants, ne s'en irait porter ailleurs son cœur et son foyer ?

Et Jésus pourtant reste, il attend patiemment ses enfants qui sont si oublieux, si négligents, ou qui en sa présence montrent si peu de respect ; il souffre patiemment leur conduite qui contriste son Cœur. Il fait plus encore : il supporte les affronts dont l'abreuvent, tous les jours, *les indifférents proprement dits, les impies et les profanateurs.*

III. — Les *indifférents*, ce sont ces chrétiens qui ont peut-être conservé la foi, mais qui vivent, qui agissent comme s'ils ne l'avaient pas. Jésus n'est plus guère pour eux qu'un étranger et sa religion qu'une pratique mise de côté, un simple souvenir d'enfance.

Aussi, examinez la manière de faire de ces indifférents, hommes ou femmes, quand la curiosité les amène dans une église ou qu'ils y entrent pour prendre part à une cérémonie soit de mariage, soit d'enterrement où les bienséances les appellent. Ils passent devant le tabernacle sans donner le moindre signe d'adoration, sans faire le plus léger salut ; ils ne semblent pas se douter que Jésus-Christ, leur Dieu, est là présent. La lampe qui brille ne leur apprend rien ; ils regardent autour d'eux, distraits, intrigués par tel ou tel autre détail, comme ils feraient dans un musée ou un théâtre. Pendant l'office qui se célèbre, au moment même de l'élévation, pas une prière, pas un signe qui indique de leur part la connaissance de ce qui se passe. En vain Jésus, le Dieu de l'Eucharistie, renouvelle sur l'autel, avec le même amour qu'au Golgotha, son sacrifice propitiatoire ; en vain il s'incarne, en quelque sorte, de nouveau, à la voix du prêtre, pour nous dispenser les grâces de sa première Incarnation ; en vain il veut bénir : les fronts ne se courbent pas, les cœurs ne savent plus adorer.

En face d'une conduite qu'on ne tolérerait pas dans un salon (car quel maître de maison accepterait qu'un visiteur ou une visiteuse vinssent chez lui sans le saluer ou en ayant l'air de ne pas se soucier de sa présence), en face d'une conduite semblable, dis-je, comment donc, ô mon Dieu, n'ouvrez-vous pas la porte de votre tabernacle, comment ne déchirez-vous pas les voiles de l'hostie pour vous montrer à ces indifférents, leur rappeler votre divine présence et les chasser comme vous fîtes autrefois pour les vendeurs du temple ?

Eh bien, non ! Jésus patiente, il accepte cet affront, il bénit même ces aveugles. Les chasser ! ils ne reviendraient plus, et qui sait ? cette visite distraite, banale, à l'église, leur vaudra peut-être une grâce qui germera comme une semence et grandira. Jésus les supporte patiemment : peut-être la vue du crucifix, de la Vierge, d'un tableau pieux, du confessionnal, de la table de communion, de la chaire, leur rappellera quelques souvenirs d'enfance, leur suggérera quelques saintes pensées qui seront comme l'étincelle cachée sous la cendre, et destinée plus tard à rallumer la foi. Quoi qu'il en soit, Jésus supporte les indifférents ; il supporte de la même manière les *impies* et les *profanateurs sacrilèges.*

Oh ! c'est ici surtout, m. f., qu'éclate la patience infinie du Cœur Eucharistique de Jésus. Les *Judas* se succèdent au banquet sacré, ils viennent donner au divin Maître le baiser de la trahison dans le sacrement de l'amour, et il les laisse faire, il se tait ; tout au plus murmure-t-il à leur cœur la parole dite au disciple perfide : « Mon ami, que venez-vous faire ici ? Quoi ! vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser, dans la communion ? »

Les *impies* avec audace le blasphèment, ils ricanent, secouent la tête avec dédain, comme les Juifs, les Pharisiens, les princes des prêtres sur le Calvaire, et lui jettent le même défi : « Allons donc ! Toi sous cette hostie ? Montre-toi à nos regards, et nous croirons en toi ! »

Les *profanateurs sacrilèges* vont plus loin encore. Avec la même brutalité que les bourreaux qui renversèrent Jésus à terre pour le crucifier, que font-ils de temps en temps ? Ils brisent la porte du tabernacle, jettent sur le sol les saintes espèces, et foulent aux pieds le corps du Sauveur en disant : « Voyons, si tu es Dieu, frappe-nous, venge-toi ! »

Et pas plus qu'au Jardin des Oliviers, pas plus qu'au Golgotha, Jésus ne relève l'injure, l'insulte, le défi ; il accepte tout, avec une patience qui ne se dément jamais, patience qui étonne notre foi, confond notre orgueilleuse susceptibilité et instruit notre cœur.

II

M. f., je l'ai dit, et la chose est hors de doute, si Jésus, dans l'Eucharistie, supporte de tels traitements avec une patience qui provoque l'admiration, c'est finalement pour nous servir d'exemple, c'est pour fournir un modèle à notre conduite. Comparons en effet notre cœur au sien, nous verrons combien nous sommes loin de lui ressembler, nous verrons les efforts qu'il nous faut déployer pour tâcher de lui ressembler un peu.

A l'encontre de Notre-Seigneur, si l'on nous contredit, si l'on nous contrarie, s'il nous semble que nous ne sommes pas compris et qu'on ne répond pas à nos désirs exprimés pourtant d'une manière légitime, qu'on n'écoute pas ce que nous demandons avec raison dans une occasion quelconque, notre cœur alors se trouble, s'impatiente, des paroles de vif mécontentement s'échappent de nos lèvres comme d'une source qui déborde. Que des personnes à qui nous avons fait du bien s'oublient et nous paient d'ingratitude, et nous ne tarissons pas en plaintes amères, nous redisons à tous les échos, nous confions à tous ceux qui nous approchent le sujet de notre tristesse, de notre amertume. Viennent enfin les chagrins de la vie, les déceptions, les maladies, la souffrance, les deuils, nous gémissons sans répit, nous murmurons contre la main qui nous éprouve, nous ne savons pas prononcer le *fiat* de la patience et de la résignation chrétiennes. N'est-il pas vrai que nous avons grand besoin de réformer nos paroles, que, trop souvent, nos murmures, nos plaintes, nos reproches ne sont guère dignes des disciples d'un Dieu qui, dans l'Eucharistie, nous donne un si bel exemple ?

Malheureusement, hélas ! notre conduite, elle aussi, pèche, comme notre langue, sous le rapport de la patience. Nous sommes facilement susceptibles, ennemis de toute gêne, et le moindre contretemps, parfois de simples divergences de caractère nous mettent hors de nous. Lorsque des événements ou des personnes viennent se placer en travers de notre route, s'opposer à nos vues ou à nos projets, il n'est pas rare que, ne sachant pas nous dominer, nous nous laissions aller à des accès d'humeur aussi pénibles que blessants pour le prochain qui est présent. En définitive, nous ne savons point nous montrer patients envers les défauts des autres, encore moins envers leurs fautes ; trop semblables en cela au serviteur de l'Evangile auquel son maître venait de remettre une dette considérable et qui, quelques instants après, se précipitait durement sur un malheureux compagnon parce que celui-ci lui devait quelques deniers et ne pouvait pas sur-le-champ les lui rendre.

Il y a dans la vie, j'en conviens, des heures qui peuvent être douloureuses, douloureuses même au plus haut degré pour le cœur humain, des heures où la méchanceté du prochain, l'injustice, la calomnie, les trahisons nous accablent et où nous paraissons presque en droit de maudire notre sort avec tous ceux qui nous font souffrir. Eh bien ! à ces heures douloureuses, et chaque fois que l'épreuve nous visite sous une forme quelconque, songeons à Jésus et venons à lui pour que son exemple dans l'Eucharistie nous instruise et nous réconforte. Les épines dont nous avons à souffrir ne sont pas plus douloureuses que celles dont l'impiété continue à couronner son front. Les traits qui meurtrissent notre cœur ne sont pas plus aigus que ceux qui s'enfoncent dans le sien. Venons donc, au pied du tabernacle, mieux encore à la Table sainte ; plaçons notre cœur, notre âme près de son cœur, ou plutôt dans son cœur et dans son âme, et il nous revêtira de la patience, du courage, de la résignation nécessaires.

Oui, pour pouvoir dominer la susceptibilité, pour pouvoir être patients partout où les circonstances l'exigent, communions, communions assidûment, et communions bien. Car ne voyons-nous pas que le bon Maître, par l'exemple qu'il nous donne, veut nous faire entendre que si nous avons besoin de la vertu de patience, c'est là qu'il nous faut venir la chercher ? De même que la nourriture corporelle influe considérablement sur le caractère et le tempérament, de même, n'en doutons pas, l'aliment eucharistique modifie, transforme petit à petit le tempérament d'un cœur. Aussi, m. f., plus nous mangerons le pain sacramentel, la chair du Christ Jésus, plus notre âme pratiquera aisément la patience, vertu divine qui nous rendra semblables à Jésus sur cette terre et nous conduira paisiblement, du même coup, parmi les écueils et les orages du temps, vers lui, sur le rivage de l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR L'INAUGURATION D'UNE ÉGLISE RESTAURÉE

CE QUE NOUS ENSEIGNE UNE ÉGLISE

Lapis iste quem erexi in titulum vocabitur domus Dei.
Ce monument que je viens d'élever portera le nom de Maison de Dieu. (Gen., XXVIII, 22).

Mes frères,

L'incomparable Docteur de l'Eglise d'Afrique, S. Augustin, prenant la parole dans une solennité analogue à celle qui nous rassemble aujourd'hui, disait au peuple groupé autour de sa chaire : « Le but de notre réunion est l'inauguration d'une maison de prière : *Celebritas hujus congregationis dedicatio est domus orationis*. N'oubliez pas cependant que si, à partir de ce jour, ce temple est pour vous le sanctuaire de la prière, votre cœur demeurera toujours l'unique maison de Dieu. *Domus ergo nostrarum orationum, domus autem Dei nos ipsi.* » Cette conclusion mettait dans son esprit une autre réflexion qu'il communiquait en ces termes à son nombreux auditoire : « Si notre cœur est la maison de Dieu, nous devons travailler à l'embellir, durant la vie présente, afin d'en célébrer la dédicace à l'aurore de la vie future. *Si domus Dei nos ipsi, nos in hoc sæculo ædificamur, ut in fine sæculi dedicemus.* »

Cette doctrine, toute d'actualité, l'illustre Docteur l'avait apprise dans la première encyclique adressée par le premier Pape aux premiers fidèles de l'Eglise. « Le Christ, y lisons-nous, est une base vivante et inébranlable, rejetée, il est vrai, par les hommes, mais choisie et glorifiée par Dieu ; et sur cette base, vous vous élevez comme les assises vivantes d'un édifice spirituel qui avance vers son couronnement » (I Petr., II, 4).

C'est d'ailleurs l'enseignement que l'Eglise rappelle et qu'elle vulgarise dans le monde chrétien, par cette belle prière qu'elle adresse à Dieu : « *Deus,*

qui de vivis et electis lapidibus æternum majestati tuæ præparas habitaculum. Nous vous adorons et nous chantons vos gloires, ô Dieu, qui construisez avec des pierres vivantes et choisies un tabernacle à votre divine Majesté. »

Dès lors, ne nous y trompons pas, ce temple de pierre qui nous abrite n'est qu'un symbole : le symbole visible, expressif, permanent de cet édifice spirituel que doit être une paroisse chrétienne et, dans de moindres proportions, toute âme chrétienne.

Le plus bel ornement d'une église, même quand elle nous apparaît comme aujourd'hui, dans tout l'éclat d'une jeunesse renouvelée, ce ne sont ni l'or qui brille sur les autels, ni les marbres aux couleurs variées qui forment ses parvis, ni les peintures qui décorent ses murailles, mais l'affluence des fidèles, leur innocence, leur piété et leur ferveur.

L'œuvre de la restauration de votre antique église demeurerait donc inachevée, si vous ne travailliez pas vous-mêmes à être des statues vivantes, dignes de figurer avec honneur dans le sanctuaire, si l'édifice spirituel de cette paroisse ne dépassait pas encore en éclat et en ampleur l'édifice matériel.

La restauration et le rajeunissement de cette église ont été conçus, exécutés et finalement achevés, grâce à la générosité de beaucoup et à la sympathie de tous, par le prêtre pieux et entreprenant qui porte la responsabilité de vos âmes. La restauration de l'édifice spirituel qui réclamera, pourquoi ne le dirions-nous pas ? beaucoup plus d'efforts et d'énergie, appelle également votre concours et votre collaboration. Mais, comme le faisait remarquer autrefois S. Augustin : si l'édifice ne s'élève qu'au prix de beaucoup de sueurs, on le consacre toujours dans la joie et l'allégresse : « *Ædificatio habet laborem, dedicatio exultationem.* »

Puisque cet édifice matériel n'est qu'un symbole de l'édifice spirituel qui appelle la restauration, *regardons-le, étudions-le* et *recueillons les enseignements qu'il nous donne.*

I

L'église est la maison de Dieu et par suite elle évoque le souvenir de Dieu. Nul homme n'a jamais vu Dieu ; nul œil humain n'est même assez pur pour le voir ; c'est l'enseignement de nos saints Livres. Or, de ce que Dieu est et demeure invisible, l'homme absorbé par les préoccupations journalières de la vie, distrait par les frivolités du temps présent ou incliné vers le mal par des passions insuffisamment comprimées, a tiré des conclusions désastreuses pour sa vertu et pour son âme.

Nul n'a jamais vu Dieu, donc, concluent les *impies,* Dieu n'existe pas ; et, lâchant la bride aux inclinations déréglées de leur cœur, ils font le mal sans mesure et sans remords.

Nul n'a jamais vu Dieu, donc, concluent les *voluptueux,* ainsi que les fait parler David au livre des Psaumes : « Le Seigneur ne nous voit pas et son œil ne constate pas les plaisirs illicites que nous nous permettons. »

Nul n'a jamais vu Dieu, donc, concluent les *affairés de ce monde,* occupons-nous des intérêts que nous avons sur la terre, laissons à Dieu le soin de diriger lui-même ses propres intérêts.

Nul n'a jamais vu Dieu, donc, concluent les *chrétiens attiédis et indifférents,* pourquoi nous faire un crime de ne pas l'aimer, puisque ce qui est loin des yeux devient aussi et promptement loin de la pensée et du cœur ?

Or, m. f., dans chaque paroisse, l'église est un monument qui rappelle à toute heure et à tous, ce dogme fondamental : l'existence de Dieu ; elle est le symbole qui rend Dieu visible et qui porte sa connaissance dans tous les esprits.

A l'impie qui nie effrontément l'existence de Dieu elle dit : « Nies-tu l'existence de l'électricité ou de l'attraction des corps, parce que ton œil n'a jamais vu les fluides qui les produisent ? Nies-tu l'ordre du monde parce que tu ne vois pas la force et l'énergie qui le conservent ? Dès lors, es-tu plus raisonnable de nier l'existence du Créateur du monde, parce que jamais tu ne l'as vu ? »

Aux voluptueux qui voudraient faire de leur vie une fête sans lendemain, elle dit : « Dieu te voit, ses yeux sondent tes reins et ton cœur. Hâte-toi de reprendre la robe nuptiale dont tu t'es volontairement dépouillé. »

Aux hommes terrestres qui tiennent les yeux du corps et les affections de leur cœur courbés vers la terre, l'église dit : « C'est trop d'inquiétudes et de troubles, une seule chose est nécessaire, ne l'oublie pas, c'est le salut. »

Aux âmes chrétiennes qui veulent le bien, mais qui se laissent trop facilement distraire par les mille riens de la vie présente, l'église dit : « Souvenez-vous que le Verbe s'est fait chair, qu'il habite au milieu de vous et qu'il vous attend pour que vous formiez autour de son autel une couronne d'amour. »

Tel est, m. f., le premier enseignement que donne à tous l'édifice matériel de nos églises. Le second n'en est que la conséquence et le développement : l'église nous rappelle notre dépendance à l'égard de Dieu et l'extrême besoin que nous avons de son secours. Elle est, en effet, essentiellement la maison de la prière, *domus orationis.*

II

Nous vivons au sein d'une société qui affecte publiquement d'ignorer Dieu, de le dédaigner, de l'insulter et de donner à sa négation un éclat et un retentissement qu'elle n'avait pas encore obtenus dans les siècles précédents.

Ne pouvant contenir leur admiration devant ce qu'ils appellent pompeusement le progrès de la science moderne, beaucoup d'hommes poussent la naïveté jusqu'à répéter le blasphème que beaucoup d'autres ont dit avant eux : « Y a-t-il un Dieu dans le ciel, je l'ignore ; mais l'homme sur la terre est bien puissant. *Et ego potens sum super terram.* » (Mach., xv, 5).

Puissant sur la terre, dites-vous ?... Et pourtant vous êtes incapables d'empêcher le tonnerre de gron-

der sur vos têtes, de vaincre les douleurs physiques ou morales qui vous accablent, d'arrêter la mort qui vous guette à chaque pas pour trancher le fil de votre existence, au moment où vous y pensez le moins !

Puissant sur la terre, dites-vous ?... Ecoutez ce que disent les pierres de cette église qui ont vu tant de cercueils se succéder au pied de cet autel, tant de générations apparaître et disparaître : « Dieu seul est tout-puissant, parce que Dieu seul est le principe de la vie et de la mort. »

Homme orgueilleux, dis-nous : quand le vent souffle en tempête et que la mer bondissante de colère heurte violemment le rivage qu'elle ensevelit sous le linceul de son écume, s'est-il jamais trouvé quelqu'un d'assez osé sur la terre pour dire : « Vents, apaisez-vous ; mer, rentre dans le calme » ? Jésus qui habite dans le tabernacle l'a fait, et les vents et les mers ont obéi à sa voix !

Si jamais, durant une belle journée de décembre ou de janvier, vos affaires ou vos relations vous ont amenés dans une de ces villes privilégiées du littoral méditerranéen, où l'aristocratie de l'Europe se donne rendez-vous ; si, arrivés là, parcourant lentement les boulevards ensoleillés, vous avez aperçu un de ces véhicules de douleur sur lequel un pauvre paralytique promène sa souffreteuse existence, avez-vous jamais vu un homme compatissant s'approcher de cet infortuné et lui dire : « Mon ami, je vous l'ordonne, soyez guéri » ? Jésus qui habite dans cette église l'a fait, et les infirmités les plus invétérées ont fui aux accents de sa voix !

Lorsqu'à travers les rues de votre cité se déroule le convoi funèbre d'un adolescent prématurément ravi à l'amour de sa mère, un des princes de la science moderne oserait-il, afin de sécher les larmes de cette femme désolée, arrêter le cercueil, le toucher d'un geste d'autorité et dire : « Jeune homme, levez-vous » ? Jésus l'a fait et la mort a respecté sa voix !

Si, un jour, passant devant la porte de ce champ de repos où dorment vos ancêtres, un des maîtres de la science médicale qui exercent au milieu de vous leur bienfaisant ministère voyait accourir à lui, les cheveux épars, sous des vêtements de deuil, une jeune femme qui lui dirait, les yeux et le cœur pleins de larmes : « Si vous eussiez été ici, docteur, mon frère ne serait pas mort, » oserait-il, je vous le demande, se faire conduire au tombeau et là, d'une voix forte, crier au trépassé : « Frère tant pleuré, sors du sépulcre » ? Jésus, le prisonnier de ce temple, l'a fait et le tombeau s'est ouvert à sa voix !

Ce tabernacle, ce sanctuaire, cette église l'ont déjà rappelé à beaucoup de générations chrétiennes, ils vous le redisent aujourd'hui : « C'est exclusivement du ciel que descendent les consolations efficaces et les fortifiantes énergies, et c'est la prière, et la prière seule, qui les attire dans notre vie. Or, la prière ne résonne jamais plus agréablement à l'oreille de notre Père du Ciel, que lorsqu'elle s'élève de l'enceinte d'un édifice voué à son culte divin : « *Domus mea*, nous a-t-il dit, *domus orationis vocabitur cunctis gentibus*. Ma maison servira de maison de prière à toutes les générations. »

III

Si l'église nous rappelle le dogme de l'existence de Dieu et celui de notre dépendance vis-à-vis de lui, elle nous rappelle aussi nos devoirs envers Dieu.

Le pieux roi Josias, lisons-nous dans la Sainte Ecriture, résolut, au cours de la 18e année de son règne, de rendre au Temple de Jérusalem sa splendeur et sa magnificence des anciens jours.

Mobilisée par ses officiers et payée avec l'argent du trésor royal, toute une légion de travailleurs se mit à l'œuvre sous la direction des prêtres et des lévites. Grâce à l'admirable entrain des ouvriers, l'entreprise touchait à sa fin, quand, dans l'excavation d'une muraille, le Pontife Helcias découvrit l'exemplaire officiel de la Loi, donnée au peuple juif par l'organe de Moïse lui-même : « *Respexit Helcias librum legis Domini per manum Moysi.* » (II Par., XXXIV, 14).

Saintement joyeux de cette découverte il porta immédiatement au roi le précieux manuscrit. Josias en ordonna aussitôt la lecture. Et, lorsqu'il eut entendu les paroles de la Loi, il déchira ses vêtements, puis il donna aux prêtres cet ordre : « Allez consulter le Seigneur pour moi et pour ce qui reste en Israël et en Juda, car grande est la colère de Dieu... parce que nos pères n'ont pas observé sa parole » (II Par., XXXIV, 21).

Pourquoi le pieux monarque tremble-t-il et pour son peuple et pour lui-même ? Parce que leurs pères n'avaient pas gardé la parole du Seigneur : « *Eo quod non custodierunt patres nostri verba Domini.* » La constatation de ces infidélités appelait une réparation.

Quand vint enfin l'inauguration solennelle du Temple et de l'autel, les anciens du peuple et les notables de Jérusalem se groupèrent autour du roi et tous ensemble s'acheminèrent vers le lieu saint, suivis d'une foule immense. Le prince gravit les marches d'une estrade élevée et là, en présence des prêtres, des dignitaires de son royaume, du peuple tout entier, il jura de ne jamais plus déserter les commandements de Dieu, de ne jamais plus enfreindre ses lois : « *Ut ambularent post Dominum et custodirent pactum ejus.* » Il jura de faire revivre tous les articles de la Loi trop longtemps oubliés, méconnus et foulés aux pieds : « *Et suscitarent verba fœderis ejus.* » Et tout le peuple, d'une voix unanime, joignit ses protestations de fidélité à celles de son roi.

Combien de fois les voûtes qui nous abritent n'ont-elles pas été témoins d'une scène analogue ? Combien de fois, tandis que du haut de cette chaire le prêtre promulguait et commentait les paroles de l'Evangile, l'auditoire pieusement ému et repentant jurait à Notre-Seigneur une fidélité désormais inviolable ?

Vous l'avez juré, m. f., au jour de votre Première Communion ; vous l'avez juré au sortir de

la Table sainte, au matin de chaque solennité pascale que votre vie a comptée. Aujourd'hui, vous allez le promettre et le jurer plus solennellement encore.

Les pierres de cette église qui a retrouvé l'éclat de sa jeunesse, vous invitent aux traditions et à la pureté de votre enfance. Elles vous disent : « *Nova sint omnia, corda, voces et opera*. Que tout renaisse avec votre sanctuaire : votre cœur, votre voix et vos œuvres. »

Ce matin, Jésus a repris possession de son tabernacle de marbre. Puisse-t-il reprendre bientôt possession de tous les tabernacles vivants que le baptême lui a consacrés dans cette paroisse !

* *

Au début de son ministère public, Notre-Seigneur arriva un jour aux portes de la riante cité de Capharnaüm, sa résidence habituelle depuis son départ définitif de Nazareth, sa patrie. A cette heure, une scène déchirante désolait, à l'intérieur de la ville, la maison et le cœur d'un officier romain. Un de ses serviteurs, qu'il chérissait à cause de son dévouement, allait mourir, et les soins des plus habiles médecins étaient impuissants à retarder, même d'un jour, la fatale issue... « Ne perdez pas toute espérance, lui disent cependant quelques Juifs de ses amis, Jésus approche, allez à lui, et vous obtiendrez la guérison de votre serviteur. » Mais lui de leur répondre humblement : « Deux fois étranger au milieu de vous, et par ma naissance et par ma religion, je suis indigne d'aborder un aussi grand prophète. » Ne parvenant pas à vaincre les résistances de cette modestie, ces compatissants Israélites se rendent en toute hâte auprès de Jésus, lui exposent leur requête, puis ils ajoutent : « Maître, cet officier est digne que vous lui accordiez cette faveur, car il aime notre nation, et c'est lui qui a construit à ses frais l'édifice dans lequel nous nous rassemblons, à l'heure de la prière. *Dignus est ut hoc illi præstes, ipse enim synagogam ædificavit nobis.* »

M. f., à l'heure du chagrin et des larmes — et quel est celui qui n'a pas connu cette heure-là ? — à cette heure où tout semble nous manquer du côté de la terre, une voix intérieure nous dit : « Va prier à l'église, je te consolerai. »

Aller à Jésus !... Mais les fautes qui s'échelonnent le long de votre existence ne vous rendent-elles pas indignes d'aborder le tabernacle du Dieu trois fois saint ? Ne mettent-elles pas sur vos lèvres les protestations d'humilité que formulait l'officier romain dont je viens d'évoquer le souvenir : « Seigneur, je ne suis pas digne de venir jusqu'à vous » ?... Où trouver des avocats et des intercesseurs qui prennent la parole en votre nom et plaident votre cause ?

M. f., vous tous qui avez contribué à l'embellissement de cette église, soit que vous ayez donné la pièce d'or du riche, soit que vous ayez offert seulement l'obole du pauvre, quand vous viendrez vous agenouiller au pied de cet autel, les anges qui, jour et nuit, veillent autour du tabernacle, joindront leurs supplications à la vôtre et diront à Jésus : « Cette âme est digne de la faveur qu'elle vous demande, car elle a contribué à la restauration de cette église. »

Oh oui ! m. f., en faveur de tous les bienfaiteurs, riches ou pauvres, connus ou anonymes, qui ont contribué à la restauration et à l'embellissement de cette église ; en faveur aussi de leur famille, les anges du sanctuaire ne cesseront de redire : « Seigneur, ils sont dignes de vos faveurs. *Dignus est ut hoc illi præstes.* »

Et quand vous paraîtrez dans cette église pour la dernière fois ; quand s'élèvera en présence de votre dépouille mortelle la touchante supplication : « *Requiem æternam dona ei, Domine.* Seigneur, donnez-lui le repos éternel, » les anges de l'autel, unissant leur voix à celle du prêtre, de vos parents, de vos amis, de toute l'assistance, diront à Jésus : « Oui, oui, cette âme est digne du repos éternel : *dignus est ut hoc illi præstes.* O Dieu clément et riche en miséricorde, puisqu'elle a si libéralement contribué à l'ornementation de votre trône de la terre, ne lui refusez pas un trône dans le royaume de votre éternité. » Ainsi soit-il.

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

XX

CE QU'ELLE DISAIT AUX NOVICES

Toute pénétrée des vertus de l'enfance spirituelle, elle recommandait avant tout à ses novices de ressembler aux petits enfants.

Elle leur disait : « Le seul moyen de faire de rapides progrès dans la voie de l'amour, c'est de rester toujours bien petite. C'est ainsi que j'ai fait.

« Un petit enfant qui commence à se tenir debout veut absolument atteindre le haut d'un escalier « pour retrouver sa maman, » il lève son petit pied afin de monter la première marche. Peine inutile ! Il retombe toujours sans pouvoir avancer. Eh bien ! soyez ce petit enfant ; par la pratique de toutes les vertus levez toujours votre petit pied, afin de gravir l'escalier de la sainteté. Et ne vous imaginez pas que vous pourrez monter même la première marche ! Non, mais le bon Dieu ne demande que la bonne volonté. Du haut de cet escalier il vous regarde avec amour. Bientôt, vaincu par vos efforts inutiles, il descendra lui-même et vous prendra dans ses bras pour vous emporter dans son royaume. Mais si vous cessez de lever votre petit pied, il vous laissera longtemps sur la terre. »

Elle disait encore, développant sa doctrine de l'enfance : « Puisque nous voulons être de petits enfants, les petits enfants ne savent pas ce qui est mieux, ils trouvent tout bien, imitons-les.

— Mais que faut-il faire pour posséder l'esprit d'enfance ? Qu'est-ce donc que rester petit ?

— Rester petit, répondait-elle, c'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, ne pas trop s'affliger de ses fautes ; enfin, c'est ne point gagner de fortune, ne s'inquiéter de rien. Même chez les pauvres, quand l'enfant est tout petit, on lui donne ce qui

lui est nécessaire ; mais quand il a grandi, son père ne veut plus le nourrir et lui dit : « Travaille maintenant ! Tu peux te suffire à toi-même ! » Eh bien ! c'est pour ne pas entendre cela que je n'ai pas voulu grandir, me sentant incapable *de gagner ma vie*, la vie éternelle. »

L'enfant comprend qu'il n'est pas fort ; l'esprit d'enfance repose donc sur l'humilité. Pour obtenir l'humilité, il faut d'abord « se croire imparfaite soi-même, et croire les autres parfaites. Voilà le bonheur !... Que les créatures vous reconnaissent sans vertu, cela ne vous enlève rien et ne vous rend pas plus pauvre ; ce sont elles qui perdent en joie intérieure ! Car il n'y a rien de plus doux que de penser bien du prochain. »

Ensuite, pour soi-même, « se croire de petites âmes que le bon Dieu doit soutenir à chaque instant ». Rangeons-nous donc humblement parmi les imparfaits. « La seule chose qui ne soit pas soumise à l'envie, c'est la dernière place. Il n'y a donc que cette dernière place qui ne soit pas vanité et affliction d'esprit. »

La recherche de soi-même est la grande ennemie de l'humilité, de la joie et de la paix intérieure. On lui demandait :

— « Comment faites-vous pour être constamment joyeuse, calme et semblable à vous-même ? »

— « Je n'ai pas toujours fait ainsi, répondait-elle, mais depuis que je ne me recherche jamais, je mène la vie la plus heureuse qu'on puisse voir. A la récréation plus qu'ailleurs vous trouverez l'occasion d'exercer votre vertu. Si vous voulez en tirer un grand profit, n'y allez pas avec la pensée de vous récréer, mais avec celle de récréer les autres. Pratiquez-y un complet détachement de vous-même. Par exemple, si vous racontez une histoire qui vous semble intéressante et qu'une sœur vous interrompe pour raconter autre chose, écoutez-la avec intérêt, quand même elle ne vous intéresserait pas du tout, et ne cherchez pas à reprendre votre conversation première. En agissant ainsi, vous sortirez de la récréation avec une grande paix intérieure, et revêtue d'une force nouvelle pour pratiquer la vertu, parce que vous n'aurez pas cherché à vous satisfaire, mais à faire plaisir aux autres. Si l'on savait ce que l'on gagne à se renoncer en toutes choses et à s'oublier ! »

Pourquoi nous enorgueillir même du bien que nous faisons ? Dieu n'a besoin de personne pour faire son œuvre :

« Je regardais il y a quelque temps la mèche d'une petite veilleuse presque éteinte. Une de nos sœurs y approche son cierge, et, par ce cierge, tous ceux de la communauté se trouvèrent allumés. Je fis alors cette réflexion : Qui donc pourrait se glorifier de ses œuvres ? Ainsi par la faible lueur de cette lampe il serait possible d'embraser l'univers. Nous croyons souvent recevoir des grâces et des lumières divines par le moyen de cierges brillants. Mais d'où ces cierges tiennent-ils leur flamme ? Peut-être de la prière d'une âme humble et toute cachée, sans éclat apparent, sans vertu reconnue, abaissée à ses propres yeux, près de s'éteindre. Oh ! que nous verrons de mystères plus tard ! Combien de fois ai-je pensé que je devais peut-être toutes les grâces dont j'ai été comblée aux instances d'une petite âme que je ne connaîtrai qu'au ciel. »

Cette extension de la doctrine de la Communion des Saints est admirable. Elle nous montre qu'au ciel « tous les saints s'entredevront quelque chose, » que le bonheur de chacun des élus sera celui de tous, et que « les grands saints, voyant ce qu'ils doivent à de toutes petites âmes, les aimeront d'un amour incomparable. » Le privilégié d'un apôtre, d'un grand docteur sera peut-être un petit pâtre, et l'ami intime d'un patriarche, un simple petit enfant. »

* *

Elle voulait une piété confiante et joyeuse, celle qui est recommandée par S. François de Sales.

« C'est une grande épreuve, disait-elle, de voir tout en noir, mais cela ne dépend pas de vous complètement. Faites ce que vous pourrez pour détacher votre cœur des soucis de la terre et surtout des créatures ; puis soyez sûre que Jésus fera le reste. Consolez-vous, petit enfant, au ciel vous ne verrez plus *tout en noir*, mais *tout en blanc*. Tout sera revêtu de la blancheur divine de notre Epoux. »

Une jeune novice pleurait. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus lui dit de s'habituer à ne pas laisser paraître ainsi ses petites souffrances, ajoutant que rien ne rendait la vie de communauté plus triste que l'inégalité d'humeur.

— « Je l'avais moi-même pensé, reprit la novice. Désormais je ne pleurerai plus jamais qu'avec le bon Dieu : à lui seul je confierai mes peines. »

— « Pleurer devant le bon Dieu ! s'écria-t-elle. Gardez-vous d'agir ainsi. Vous devez paraître triste bien moins encore devant lui que devant les créatures. Comment ! ce bon Maître n'a pour réjouir son cœur que nos monastères ; il vient chez nous pour se reposer, pour oublier les plaintes continuelles de ses amis du monde ; car le plus souvent sur la terre, au lieu de reconnaître le prix de la croix, on pleure et on gémit. Et vous feriez comme le commun des mortels ? Franchement, ce n'est pas un amour désintéressé. C'est à nous de consoler Jésus ; ce n'est pas à lui de nous consoler.

« Je le sais, il a si bon cœur que, si vous pleurez, il essuiera vos larmes ; mais ensuite il s'en ira tout triste, n'ayant pu se reposer en vous. Jésus aime les cœurs joyeux, il aime une âme toujours souriante... Le visage est le reflet de l'âme. Ayez sans cesse un visage calme et serein, comme un petit enfant toujours content. Lorsque vous êtes seule, agissez encore de même, parce que vous êtes continuellement en spectacle aux anges. »

Elle donnait l'exemple d'ailleurs ; elle était d'une gaieté charmante :

« Il y a des personnes, disait-elle, qui prennent tout de manière à se faire le plus de peine. Pour moi, c'est le contraire ; je vois toujours le bon côté des choses. Si je n'ai que la souffrance pure, sans aucune éclaircie, eh bien ! j'en fais ma joie. »

Une religieuse la voyant bien malade lui disait : « Oh ! que la vie est triste ! »

— « La vie n'est pas triste, répliqua-t-elle, elle est au contraire très gaie. Si vous me disiez : L'exil est triste, je vous comprendrais. On fait erreur en donnant le nom de vie à ce qui doit finir. Ce n'est qu'aux choses du ciel, à ce qui ne doit jamais mourir, qu'on doit donner ce vrai nom ; et puisque nous en jouissons dès ce monde, la vie n'est pas triste, mais gaie, très gaie... »

Ayant l'âme sereine et élevée par la foi, elle donnait ainsi aux novices une direction qui portait ces caractères ; elle les conduisait dans la voie de la piété joyeuse et de l'amour.

XXI

SES VERTUS

Etre ignorée, être oubliée, elle pratiquait avec amour cette grande vertu de l'enfance spirituelle. Elle disait, sans se douter que cette parole égalait les accents les plus pieux de sainte Thérèse : « Si par impossible le bon Dieu lui-même ne voyait pas mes bonnes actions, je n'en serais pas affligée. Je l'aime tant que je voudrais pouvoir lui faire plaisir sans qu'il sache que c'est moi. Le sachant et le voyant, il est comme obligé de me le rendre. Je ne voudrais pas lui donner cette peine.

« Si j'avais été riche, disait-elle encore, je n'aurais pu voir un pauvre ayant faim sans lui donner à manger. Je fais ainsi dans ma vie spirituelle. A mesure que je gagne quelque chose, je sais que des âmes sont sur le point de tomber en enfer, alors je leur donne mes trésors et je n'ai pas encore trouvé un moment pour me dire : Maintenant je vais travailler pour moi. »

Ainsi, aimant à être ignorée, elle ne songeait pas à elle, elle ne songeait qu'aux autres. Elle était contente de tout : « Toujours ce que le bon Dieu m'a donné m'a plu, disait-elle, même les choses qui me paraissaient moins bonnes et moins belles que celles des autres. » Elle était contente surtout de souffrir.

— Vous êtes une sainte, lui disaient ses novices, témoins de ses abnégations et de sa patience.

— Non, répondait-elle, je ne suis pas une sainte. Je n'ai jamais fait les actions des saints. Je suis une toute petite âme que le bon Dieu a comblée de grâces.

— Mais vous avez toujours été fidèle aux grâces divines, n'est-ce pas ?

— Oui, depuis l'âge de trois ans je n'ai rien refusé au bon Dieu. Mais je ne puis m'en glorifier. Voyez comme ce soir le soleil couchant dore le sommet des arbres ; ainsi mon âme vous apparaît toute brillante et dorée parce qu'elle est exposée aux rayons de l'amour. Si le soleil divin ne m'envoyait plus ses feux, je deviendrais aussitôt obscure et ténébreuse.

— Mais comment recevoir ces rayons divins ?

— Il faut pratiquer les petites vertus. Souvent c'est difficile, mais le bon Dieu ne refuse jamais la première grâce qui donne le courage de se vaincre. Si l'âme y correspond, elle se trouve immédiatement dans la lumière. Mais il faut d'abord agir avec courage, puis le cœur se fortifie et l'on marche de victoire en victoire.

Cette humble religieuse « qui n'avait pas été nourrie de fortes études », qui n'était pas théologienne, parlait cependant comme les plus grands théologiens, mais avec plus de simplicité et de clarté, parce que Dieu lui-même lui avait donné la science et la doctrine. Ces fleurs et ces fruits qui réjouissaient les âmes « elle les avait cueillis dans le jardin de l'enfance spirituelle. » Dieu cache ces trésors aux sages et aux prudents du siècle, et il les révèle aux petits.

Elle pouvait parler de courage, parce que le sien était extraordinaire. Dès son entrée au Carmel, elle avait suivi toutes les pratiques de la règle austère. Ses compagnes du noviciat, remarquant sa pâleur, priaient la Prieure, Mère Marie de Gonzague, de la dispenser de l'office du soir ou du lever matinal. Mais la Supérieure avait reconnu en elle une âme extraordinaire, déjà sainte, et elle répondait : « Une âme de cette trempe ne doit pas être traitée comme une enfant. Les dispenses ne sont pas faites pour elle. Laissez-la. Dieu la soutient. D'ailleurs si elle est malade elle doit venir le dire elle-même. »

Sœur Thérèse se montra toujours reconnaissante à celle qui lui avait donné cette virile éducation religieuse et elle transmit ces leçons à ses novices :

« Je voudrais toujours vous voir, leur disait-elle, comme de vaillants soldats qui ne se plaignent pas de leurs peines, qui trouvent très graves les blessures de leurs frères d'armes et ne regardent les leurs que comme des égratignures. »

Une novice se plaignait de son peu de courage :

— « Vous vous plaignez, répliqua-t-elle, de ce qui devrait causer votre plus grand bonheur. Où serait votre mérite, s'il fallait que vous combattiez seulement quand vous vous sentez du courage ? Qu'importe que vous n'en ayez pas, pourvu que vous agissiez comme si vous en aviez ? Si vous vous trouvez trop lâche pour ramasser un bout de fil, et que néanmoins vous le fassiez pour l'amour de Jésus, vous avez beaucoup plus de mérite que si vous accomplissiez une action beaucoup plus considérable dans un moment de ferveur. »

Elle avait pour principe « d'aller jusqu'au bout de ses forces avant de se plaindre. » Elle se rendait à Matines malgré les plus violents maux de tête. Elle disait : « Je puis encore marcher. Je veux être à mon devoir. »

* *

La souffrance était devenue son pain quotidien : elle avait besoin de souffrir et elle y trouvait une grande jouissance surnaturelle, parce qu'elle accomplissait la volonté de Dieu en souffrant.

« Savez-vous quels sont mes dimanches et mes jours de fête ? demandait-elle. Ce sont les jours où Dieu m'éprouve davantage. » Elle ne plaignait pas les âmes saintes qui souffrent. « Je sais, déclarait-elle, que les saints ont la force de supporter leurs souffrances et qu'ils donnent ainsi une grande gloire au bon Dieu. Mais ceux qui ne sont pas saints, qui ne savent pas profiter de leurs souffrances, oh ! que je les plains ! Ils me font pitié, ceux-là ! Je met-

trais tout en œuvre pour les consoler et les soulager. »

« Quand on me fait un reproche, lui disait une jeune novice, j'aime mieux l'avoir mérité que d'être accusée à tort. » Elle répondit : « Pour moi je préfère être accusée injustement, parce que je n'ai rien à me reprocher, et j'offre cela au bon Dieu avec joie. Ensuite je m'humilie à la pensée que je serais bien capable de faire ce dont on m'accuse. Peu importent les jugements humains ; ils ne sont ni éclairés ni solides. C'est si doux de se laisser juger n'importe comment ! »

Et elle apportait l'exemple de Madeleine quand sa sœur Marthe l'accusait de rester aux pieds du Sauveur sans rien faire : « Elle n'a pas dit : Marthe, si tu savais le bonheur que je goûte, si tu entendais les paroles que j'entends, toi aussi, tu quitterais tout pour partager ma joie et mon repos. — Non, elle a préféré se taire. O bienheureux silence qui donne tant de paix à l'âme ! »

A cette même novice qui se débattait sans doute parmi les contradictions, elle adressa ce lumineux billet :

« Que le juste me brise par compassion pour le pécheur ! (Ps. CXL, 5). Je ne puis être brisée, éprouvée que par des justes, puisque toutes mes sœurs sont agréables à Dieu. C'est moins amer d'être brisé par un pécheur que par un juste ; mais par compassion pour les pécheurs, pour obtenir leur conversion, je vous demande, ô mon Dieu ! d'être brisée par les âmes justes qui m'entourent.

« Vouloir persuader mes sœurs qu'elles sont dans leur tort, même lorsque c'est parfaitement vrai, ce n'est pas de bonne guerre, puisque nous ne sommes pas chargées de leur conduite. Il ne faut pas que nous soyons *des juges de paix*, mais *des anges de paix*. »

Elle eût aimé les œuvres de charité extérieure. Elle rêvait d'être infirmière. Toutefois elle ne voulait pas solliciter cet office : « Mais s'il me venait directement de l'obéissance, disait-elle, je me croirais bien privilégiée. Il me semble que je le remplirais avec un tendre amour, pensant toujours à ce qu'a dit Notre-Seigneur : J'ai été malade et vous m'avez visité. » La cloche de l'infirmerie eût été pour elle « une mélodie toute céleste ». Elle aurait passé tout exprès sous les fenêtres des malades afin qu'ils eussent plus de facilité pour l'appeler.

C'était aussi parce que, « par nos petits actes de charité pratiqués dans l'ombre, nous aidons aux missionnaires, nous convertissons au loin des âmes, nous leur attirons d'abondantes aumônes spirituelles. »

Il y aurait de nombreux et beaux chapitres à écrire en particulier sur son amour du crucifix, sa prudence dans ses directions, ses mortifications, son humilité, son zèle joyeux pour témoigner son amour à Jésus et pour « gagner la vie de ses enfants », car « je suis mère des âmes, » déclarait-elle. Chaque matin, en se levant, elle disait à Jésus-Christ : « Mon Jésus, vous avez assez travaillé, assez pleuré pendant les trente-trois années de votre vie sur cette pauvre terre ! Aujourd'hui reposez-vous... C'est à mon tour de combattre et de souffrir ! »

Tous les saints ont aimé héroïquement Jésus-Christ, mais sœur Thérèse a apporté en outre à son amour une générosité, une simplicité et des délicatesses qui n'appartiennent qu'à la France, « la Mère des saints. »

XXII

LES DEUX FRÈRES

Elle pensait souvent à ses deux frères morts au berceau qui, suivant le rêve de leur père, devaient être prêtres et missionnaires. Qu'elle eût été heureuse d'avoir un frère qui fût monté chaque jour à l'autel et eût porté sa pensée à Jésus-Hostie !

« La vocation de prêtre ! écrivait-elle. Avec quel amour je vous tiendrais dans mes mains, ô Jésus ! lorsque ma voix vous aurait fait descendre du ciel ! Avec quel amour je vous donnerais aux âmes ! Mais hélas ! tout en désirant être prêtre, j'admire et j'envie l'humilité de S. François d'Assise et je me sens la vocation de l'imiter en refusant la sublime dignité du sacerdoce. » Cependant, c'est le prêtre qui parle de Jésus-Christ, qui le fait aimer, qui a pour mission de prêcher la vérité de l'Evangile et de redire aux âmes la bonté, la miséricorde, l'amour de Marie. Quel bonheur pour elle de chanter les louanges de Marie en des discours sortis de son cœur plein d'une ardente foi !

« Par-dessus tout, ajoutait-elle, je voudrais le martyre. Le martyre, voilà le rêve de ma jeunesse. Ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel. Mais c'est là une autre folie ; car je ne désire pas un seul genre de supplice : pour me satisfaire, il me les faudrait tous. Comme vous, mon Epoux adoré, je voudrais être flagellée, être crucifiée ! »

Telles étaient les pensées généreuses où elle se complaisait... Puis de Jésus-Christ son esprit se portait vers l'Eglise qu'il a fondée, et elle s'écriait avec bonheur, comme sainte Thérèse : « Je suis fille de l'Eglise ! » C'était sa gloire, sa joie et sa sécurité.

Or elle avait remarqué cette doctrine de S. Paul que l'Eglise est un corps mystique avec des membres qui ont tous une fonction différente, pour entretenir la santé et l'unité du corps. Elle se demandait quelle fonction serait la sienne et quelle serait sa vocation parmi tous ces membres actifs et honorés.

« O Jésus, mon amour, s'écrie-t-elle alors dans une sorte d'extase, ma vocation, enfin je l'ai trouvée, ma vocation c'est l'amour ! Oui j'ai trouvé ma place au sein de l'Eglise, et cette place, ô mon Dieu ! c'est vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Eglise, ma Mère, *je serai l'amour*. Ainsi je serai tout, ainsi mon rêve sera réalisé. »

Comment aimer Jésus sans le faire connaître ? Et il y a des centaines de millions d'âmes qui ne le connaissent pas ! Et cependant c'est la vie éternelle de le connaître. Ceux qui ne le connaissent pas sont donc dans la mort ! Aussi comme elle admirait, comme elle vénérait les missionnaires qui vont porter le nom de Jésus-Christ aux âmes qui l'attendent et qui meurent sans lui !